

Stan Brakhage, stellaire et cellulaire

Marcel Jean

Number 118, September 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7795ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean, M. (2004). Stan Brakhage, stellaire et cellulaire. *24 images*, (118), 20–21.

Stan Brakhage, stellaire et cellulaire

par Marcel Jean

Stan Brakhage est mort le 9 mars 2003. Il avait 70 ans. Son œuvre foisonnante – près de 400 films – est un phare dans l'histoire du cinéma expérimental. L'excellente maison d'édition Criterion lui consacre un coffret de deux disques simplement intitulé *By Brakhage: An Anthology*. Vingt-six films s'y retrouvent, sélectionnés par Marilyn Brakhage et Bruce Kawin, avec l'approbation du cinéaste. Face à une filmographie comme celle de Stan Brakhage, à la fois abondante et difficile d'accès, nous serions malvenus de critiquer ces choix, d'autant plus qu'ils offrent un survol de la carrière de l'artiste qui s'étend de 1951 à 2001. On s'étonnera tout de même de l'absence, sans la déplorer, du célèbre *Anticipation of the Night* (1958), qui a marqué l'histoire du cinéma en étant à l'origine de la fondation, par Jonas Mekas et consorts, de la Film-Makers' Cooperative de New York. N'ayant pas revu le film depuis mes années d'université, il y a plus de vingt ans, je ne peux dire s'il a bien vieilli et s'il conserve encore aujourd'hui sa pertinence. Cependant, l'onirisme puissant de cette quête visuelle désespérée de l'enfance a laissé en moi une trace indélébile qui fait que le seul nom de Brakhage m'emplira toujours d'une émotion intense. Peu de cinéastes expérimentaux ont la capacité de marquer à ce point le spectateur et si Brakhage est de ceux-là, c'est en partie grâce à l'intimité qu'il a accepté de partager à travers son cinéma : le cinéma de Brakhage relève parfois du film de famille et la dimension autobiographique est largement présente dans plusieurs de ses réalisations. Mais, si le cinéma de Brakhage est si émouvant, ce n'est pas tant par son sujet que par son esthétique : Brakhage émeut par le cinéma, c'est-à-dire par la caméra, le cadre, le mouvement, le montage, le rythme. Fred Camper le fait d'ailleurs remarquer dans l'excellent texte qu'il lui consacre dans le livret accompagnant les deux disques.

La fréquentation des films retenus pour ce coffret DVD confirme à quel point le parcours de l'artiste, marqué par les questions concernant la vision, est fascinant. Le cinéma de Brakhage « donne à voir », ce qui revient à dire qu'il s'agit d'abord d'une offrande, d'une expérience offerte, partagée. À ce propos, le très court *Black Ice* (2 minutes, 1994) est éloquent : éprouvant des problèmes oculaires à la suite d'une chute causée par de la glace noire, le cinéaste nous entraîne avec lui dans l'aveuglement, le noir, puis l'angoisse, comme s'il s'agissait d'exorciser une expérience vécue au plus profond de son corps. Dans le remarquable *Window Water Baby Moving* (12 minutes, 1959), Brakhage invite le spectateur à partager avec lui le moment de la naissance de son premier enfant, Myrrena. Le film est simple et beau. Sa poésie émane de la façon dont Brakhage livre le réel sans afféterie, se fiant au caractère exceptionnel du moment, à son intensité, mais sans se soumettre à la chronologie classique. En exergue à son film, Brakhage évoque Maya Deren pour qui le cinéma est un blasphème parce qu'il permet à l'homme de voir ce qu'il n'était pas censé voir. Citation judicieuse car *Window Water Baby Moving* place le spectateur là où il ne devrait pas être, dans une proximité troublante, dans une étonnante fusion avec le couple. En un certain sens, ce film est au cinéma ce que *L'origine du monde* de Courbet est à la peinture : une provocation autant qu'un hymne à la beauté, une interrogation entourant les mystères de la vie autant qu'un geste dont la portée réelle est difficile à mesurer. Ainsi, ce court métrage expérimental de Brakhage sans bande-son aura été largement projeté dans les centres de maternité et parmi les groupes prônant l'accouchement non médicalisé, en plus de contribuer à modifier les mentalités quant à la présence du père lors de l'accouchement.


Dans son exploration de la vision, dans sa tentative de cerner ce que signifie voir et ce qui peut être vu – il est ici utile de préciser que l'immense majorité des films de Brakhage n'a pas de bande sonore, aucun

autre sens que la vision n'y est donc en cause –, Brakhage a fait l'expérience des limites, de l'infiniment petit – le cellulaire (*Commingled Containers*, 3 minutes, 1997) – à l'infiniment grand – le stellaire (*Stellar*, 2 minutes, 1993) –, de la naissance à la mort. *Dog Star Man*, monumentale création (75 minutes) en cinq parties réalisée entre 1961 et 1964, est programmatique de l'ensemble de l'œuvre : on y retrouve l'exploration de ces extrêmes, une approche globale de l'univers couplée à un recours presque constant à l'onirisme qui détermine une quête spirituelle transcendée par la poésie. Pièce maîtresse permettant d'appréhender le monde selon Brakhage, *Dog Star Man* a aussi servi de matériau pour *The Art of Vision* (1965), somme de plus de quatre heures qu'on ne retrouve toutefois pas dans le coffret DVD de Criterion.

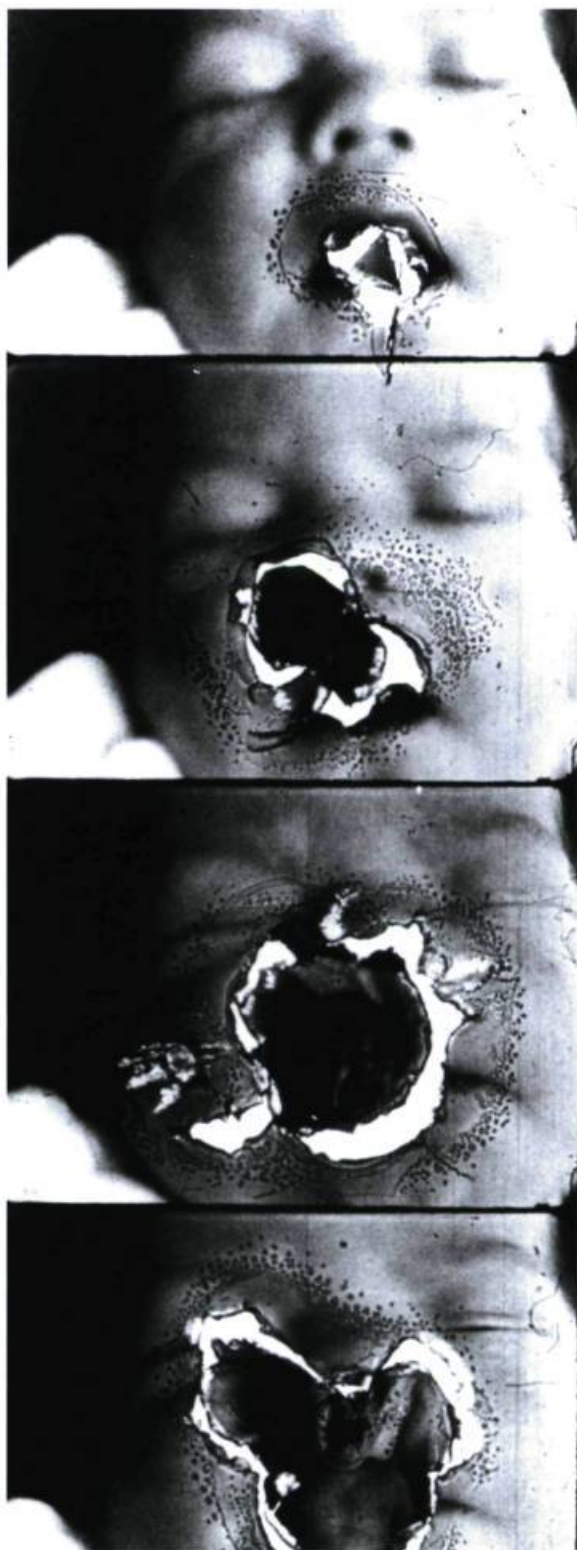
Autre morceau de bravoure, *The Act of Seeing with One's Own Eyes* (32 minutes, 1971) figure cependant en bonne place dans l'anthologie DVD. Il s'agit d'ailleurs du seul des trois « documentaires » réalisés à Pittsburgh, à la suite d'une invitation de l'Institut Carnegie, qui ait été retenu. Choix judicieux, faut-il préciser, car ce film constitue une expérience sans égale, à la limite du supportable. Brakhage y filme avec une rigueur implacable les gestes pratiqués dans une salle d'autopsie. On y voit des corps découpés, éviscérés, étudiés avec méthode par des professionnels sans visage. Après avoir donné à voir la vie, Brakhage regarde la mort, non pas comme un spectacle, mais comme quelque chose d'inéluctable. Encore une fois il franchit un seuil, il entre dans le territoire interdit de ce que nous ne serions pas censés voir.

L'idole du jeune Brakhage avait pour nom Jackson Pollock. Il ne l'a rencontré qu'une seule fois et Pollock était ivre mort. Il est intéressant de constater que si l'influence de Pollock n'est pas perceptible dans les premiers films du cinéaste – sauf peut-être de manière discrète dans l'exceptionnel et ludique *Motblyght* (3 minutes, 1963) pour lequel il place des ailes d'insectes et des

végétaux sur du papier collant de 16 mm de large dans le but de « montrer ce que voit une mite de sa naissance à sa mort » –, elle s'impose toutefois dans ses œuvres plus tardives. *The Dante Quartet* (6 minutes, 1987) et, surtout, le lumineux et quasi testamentaire *Love Song* (10 minutes, 2001) sont marqués par l'empreinte du maître de l'*action painting*. Peint sur des fragments de pellicule Imax, *The Dante Quartet* inverse cependant le processus gestuel mis en place par Pollock : Brakhage y travaille sur une surface restreinte, s'appliquant à élaborer des figures complexes et denses par une série d'actions tout en retenue. La tension qui émane du film n'est donc pas la conséquence de l'énergie corporelle libérée par l'acte de dessiner, mais plutôt le résultat de la perte de contrôle provoquée à la fois par les limites de la surface utilisée, par le fait que chaque image du film ne reprend qu'une infime partie de cette surface et, enfin, par le grossissement de cette surface par le dispositif de la projection cinématographique (ou de la diffusion sur un écran télé).

Ce ne sont là que quelques-unes des idées suscitées par le visionnage de ce remarquable coffret DVD. Ajoutons que la plupart des films sont accompagnés d'extraits d'entretiens audio réalisés avec le cinéaste et qu'une série d'entretiens filmés intitulée *Brakhage on Brakhage* complète l'ensemble. Souhaitons maintenant que l'initiative de Criterion fasse école et qu'on redonne enfin accès à d'autres œuvres fascinantes de l'avant-garde américaine, de Robert Breer à Kenneth Anger, en passant par Bruce Baillie, Stan VanDerBeek et Jonas Mekas. 

By *Brakhage: An Anthology*, The Criterion Collection, 184.



Dog Star Man
(réal. de 1961 à 1964),
monumentale création
programmatique de l'ensemble
de l'œuvre de Brakhage.